

Le 3^e festival Filmer le travail n'a pas uniquement mis les images à l'honneur. Les mots aussi. Après la photographie en 2009 et le dessin en 2011, c'est à la littérature contemporaine d'être mise en lumière pour comprendre comment les auteurs écrivent, décrivent, romancent leur travail et/ou celui des autres.

Par Gaëlle Chiron

Le travail, *objet littéraire*

Déjà chez Zola, avec *Germinal*, la littérature met en scène les travailleurs et exploite le thème du travail comme un sujet fictionnel à part entière. Et les auteurs contemporains n'échappent pas à la tentation de mettre en scène le quotidien professionnel. Lors d'une journée d'étude programmée dans le cadre du festival Filmer le travail, une dizaine d'écrivains étaient conviés à échanger autour d'une question centrale : enquête, archive, témoignage ou roman : que peut-on attendre de l'apport de la littérature dans les sciences sociales et dans la connaissance du monde du travail ? Écrivains, chercheurs et étudiants se sont globalement mis d'accord autour de la conclusion de Jean-Paul Engélibert, professeur de littérature comparée à l'Université de Bordeaux 3 : «*Le témoignage, la biographie, la fiction, l'écriture en général, parlent du travail, mais plus encore du sujet qui travaille.*»

TRAVAIL ET STYLE LITTÉRAIRE

Reste à savoir si cette écriture a une quelconque valeur scientifique ou, du moins, si la littérature peut fournir un savoir sur lequel les sciences sociales, et plus précisément la sociologie, pourraient s'appuyer. C'est à cette question que Laurence Ellena, maître de conférences en sociologie à l'Université de Poitiers, a tenté de répondre. Elle a étudié 28 ouvrages de 23 sociologues et a recensé 540 références de fictions liées au thème du travail. Sur ce panel, seuls deux sociologues ne citent pas de roman. Et parmi les écrivains les plus mentionnés, elle trouve Zola, Balzac ou encore Courteline. Son constat : «*Les sociologues se réfèrent aux œuvres littéraires comme à un témoignage sur la réalité, du pur documentaire. La fiction sur le travail est prise au sérieux, comme pouvant produire une connaissance sur le social.*» Pour ancrer cette réflexion dans des exemples, la jour-

née d'étude s'est poursuivie avec des tables rondes. Et reflet de l'ambiance générale qui allie recherche, étudiants et grand public, c'est un étudiant en 3^e année de lettres, investi dans un cours intitulé *Ecrire le travail*, qui en a présenté le thème aux côtés de Stéphane Bikialo, maître de conférences en linguistique et littérature à l'Université de Poitiers. Autour de la table, trois auteurs, non écrivains au départ, qui ont chacun écrit sur le travail : Martine Sonnet, historienne qui a publié *Atelier 62* (Le temps qu'il fait, 2008), sur l'histoire alternée de son père forgeron et celle de l'usine Renault à Billancourt ; Thierry Beistingel, cadre DRH dans les télécommunications, auteur de deux romans dont le dernier, *Retour aux mots sauvages* (Fayard, 2010) ; et Joachim Séné, webmaster et blogueur dont les écrits abordent les conditions de travail en openspace (5 livres chez publie.net). Trois auteurs qui donnent un aperçu de la richesse littéraire que renferme le thème travail : style désopilant à la lecture, par Thierry Beistingel, d'un script de téléopérateur, description minutieuse du travail d'un forgeron chez Renault ou encore style très travaillé, même poétique, à la lecture de Joachim Séné.

ÉCRIRE LA PERTE DU TRAVAIL

Des formes et des styles différents qui témoignent toujours d'une tension entre le travail épanouissant et le travail souffrant. Car l'un des grands aspects du thème littéraire est le travail qui s'éteint, notamment l'écriture des luttes sociales. Lutte pour garder son emploi, pour faire vivre l'usine dans laquelle les ouvriers font chaque jour, depuis vingt ans, les mêmes gestes. Écrire cet engagement, c'est ce qu'a fait Sylvain Rossignol avec *Notre usine est un roman* (La Découverte, 2008). Réunis en association, les salariés du Centre de

recherche de Romainville ont lutté contre la fermeture du laboratoire, à l'époque fleuron de la multinationale pharmaceutique Roussel-Uclaf, mais en vain puisque celui-ci a fermé en 2006. Ils ont cherché plusieurs approches afin de narrer ce conflit social : scientifique avec une thèse en sociologie du travail soutenue en 2008 par Mélanie Guyonvarch ; romanesque avec l'œuvre de Sylvain Rossignol ; cinématographique avec un scénario d'Olivier Gorce et de Dominique Cabrera. Annick Lacour, ex-technicienne de laboratoire, déléguée CGT et présidente de l'association des anciens salariés de Roussel-Uclaf, explique ce besoin d'écrire leur combat : «*Nous avons besoin que l'on nous regarde, mais nous-mêmes ne pouvions pas l'écrire.*»

BESOIN DE RECONNAISSANCE

Sociologue, écrivain et scénariste, les trois auteurs se sont confrontés à des résistances, résumées par Sylvain Rossignol : «*Il s'agissait d'une commande politique de salariés ayant perdu une bataille. Il fallait conjuguer émotion des ouvriers et lutte de communication, avec des salariés qui prenaient à témoin le public.*» La perte

d'un emploi est souvent assimilée à l'absence de salaire. Or, les auteurs ont tous fait l'expérience qu'écrire sur la perte d'un travail, c'est avant tout écrire la disparition d'un savoir et d'un patrimoine.

Le monde professionnel, un objet littéraire complexe qui demande de l'objectivité tant il appartient à la réalité, alors même qu'il est profondément lié au sujet qui travaille, donc à l'affect et la subjectivité. C'est une particularité majeure de cette écriture qui, selon Gérard Mordillat, écrivain, scénariste et réalisateur, manque cruellement de reconnaissance : «*Dès que l'on écrit sur le travail, les commentateurs ne considèrent plus notre œuvre comme de la littérature. Écrire sur ce sujet, c'est être immédiatement exclu de la littérature, être mis dans un rayon B. Comme si l'idée de mettre l'histoire d'un charpentier à l'égal d'un roi shakespearien était exclue. Or, moi, mon seul enjeu est littéraire.*» L'auteur s'agace de l'automaticité avec laquelle l'écriture sur le travail est rangée du côté de l'enquête ou du témoignage. Et l'écrivain de conclure la journée sur cette invocation : «*Cessons de parler des livres sur le travail, parlons de livres !*» ■

LE PALMARÈS 2012 DE FILMER LE TRAVAIL

Le 3^e festival Filmer le travail a présenté une cinquantaine de films du 3 au 12 février 2012 à Poitiers, dont une vingtaine en compétition. C'est un rendez-vous de rencontre privilégié entre des réalisateurs, des chercheurs, des acteurs du monde du travail et des publics. Le grand prix, remis par la Région Poitou-Charentes, revient au documentaire *Les Conti, gonflés à bloc* réalisé par Philippe Clatot. Le prix spécial du public, décerné par un jury amateur en tenant compte des votes du public et remis par la Ville de Poitiers, revient au documentaire *Entrée du personnel* réalisé par Manuela Fresil. Le prix Restitution du travail contemporain, remis par le ministère du Travail, de l'Emploi



et de la Santé, revient au documentaire italien *Scuola Media* de Marco Santarelli. Le prix Valorisation de la recherche, remis par l'Université de Poitiers, revient au documentaire *Le jardin des merveilles* réalisé par Anush Hamzehian. La mention spéciale du jury revient à *La gueule de l'emploi* réalisé par Didier Cros.

Images extraites des films *Les Conti* (haut), *Entrée du personnel* (bas gauche), *Scuola Media* (bas droite).

IMAGES DU TRAVAIL

Lors de sa première édition, le festival Filmer le travail a organisé un colloque international et pluridisciplinaire sur le thème «*Images du travail, travail des images*», avec la collaboration active du laboratoire de sociologie de l'Université de Poitiers, le Gresco (EA 3115) et d'une cinquantaine d'intervenants. Jean-Paul Géhin et Hélène Stevens, enseignants-chercheurs au Gresco, ont dirigé la publication des actes, avec la participation d'Émilie Aunis, doctorante en sociologie. La coédition Presses universitaires de Rennes /Atlantique a permis d'inclure 36 pages de photos (332 p., 18 €).

